Document generated on 04/24/2024 11:10 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Une expérience

Adriana Langer

Number 104, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/6637ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Langer, A. (2005). Une expérience. *Moebius*, (104), 77–82.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Adriana Langer

Une expérience

« Je suis heureux et fier de pouvoir présenter ici, dans cette salle qui a accueilli tant de membres éminents de notre Société nationale de zoopsychologie, les résultats de mes derniers travaux. L'expérience dont j'ai à vous faire part aujourd'hui n'a jamais été tentée auparavant, ni même probablement envisagée.

Vous savez peut-être que je me suis toujours intéressé à la notion d'identité chez les animaux. Et la question que je me suis posée était celle-ci : y a-t-il, indépendamment de tout repère visible, quelque chose comme une conscience intrinsèque de l'identité ? Je veux dire : si l'on pouvait déguiser un animal dès sa naissance de façon à le faire paraître d'une espèce différente, quoique voisine, et qu'on le mît à vivre avec des individus de cette espèce, reconnaîtrait-il, ou non, qu'il n'y appartient pas ? Et quelle forme, alors, prendrait cette reconnaissance ? Est-ce que ce serait une inadaptation totale, un comportement franchement bizarre, voire un trouble organique ? Si, toutefois, elle n'apparaissait pas, y aurait-il des signes indiquant une quelconque divergence, au niveau des comportements alimentaire et social notamment ? Voilà quelques-unes des questions qui m'ont amené à établir le protocole que je décrirai brièvement maintenant.

Une intervention chirurgicale fut pratiquée sur un chat nouveau-né de sexe mâle, consistant à rendre son aspect aussi proche que possible de celui d'un chien. Des chirurgiens vétérinaires très compétents étaient chargés de cette intervention, assez délicate, et qui posait un certain nombre de difficultés. Nous n'entrerons pas ici dans leurs détails, car ce n'est pas notre propos, bien que mes collègues m'en aient longuement entretenu. Et je dois dire que leur collaboration, ainsi que leur très vif intérêt à ce qui

représentait pour leur discipline une possibilité d'horizons entièrement nouveaux, ont beaucoup contribué à la réussite de cette expérience.

Deux problèmes cependant nous ont découragés, car ils étaient incontournables : les oreilles, qu'il était impossible d'élargir, et les yeux, que l'on ne pouvait modifier. Et quiconque est amateur d'animaux sait que des yeux de chat et des yeux de chien sont deux choses radicalement différentes. Mais ce n'était pas si grave en fait : les chiens, probablement, ne le remarqueraient même pas, et lui-même ne pourrait le savoir, vu qu'il ne regardait que les autres.

Quant à la greffe de peau totale, elle se déroula sans le moindre incident, même à distance. L'animal était ainsi entièrement revêtu d'un vrai pelage canin, et il ne pouvait pas voir ses cicatrices.

Ensuite, nous avons mis ce chat-chien avec une douzaine de chiens de diverses races à l'intérieur d'une pièce construite spécialement à cet effet dans notre laboratoire. Ce milieu artificiel, très perfectionné, était équipé de tout ce qui leur était nécessaire, et imitait au plus près leurs conditions naturelles. De larges couloirs recouverts de terre en partaient, et ils pouvaient y fouiller à la recherche d'os que nous y avions enfouis. L'un des couloirs menait à un très grand terrain, où ils pouvaient courir et jouer entre eux.

On se relayait pour observer l'animal par de petites fenêtres. On notait tout ce qu'on voyait, puis chacun des paramètres était comparé à la norme et, dans la mesure du possible, on essayait de déterminer si les différences observées étaient ou non significatives.

Ce qui nous frappa peut-être le plus au début fut qu'il restait des heures dans un coin à se lécher tout le corps. Ça se passait d'une manière tout à fait stéréotypée : d'abord les membres inférieurs, puis les membres supérieurs, puis l'abdomen. Il lui arriva de commencer par l'abdomen, mais c'était plutôt rare. Après s'être léché, il se cambrait quelques minutes, deux ou trois fois de suite, puis s'étirait ou frottait ses oreilles contre les murs. Évidemment, les autres bêtes paraissaient surprises de ce comportement qui remplaçait leurs jeux, et elles le regardaient souvent.

Quant à l'alimentation, nous nous sommes servis d'une nourriture canine en boîte d'excellente qualité. Dès

que les chiens s'approchaient des bols, notre animal se joignait à eux. Le premier jour il goûta à peine à son repas, et le laissa ; mais les jours suivants – probablement sous l'impulsion de la faim et grâce à l'apprentissage – il en prit un peu plus. Néanmoins, cette quantité resta toujours nettement inférieure à la moyenne. Il mangeait bien plus rapidement par contre. Dès qu'il avait fini, au lieu de dormir, il s'isolait des autres chiens, et s'adonnait avec un soin tout particulier, presque obsessionnel dirions-nous, au nettoyage de son pelage.

Une fois, pour observer sa réaction face à un autre type de situation, on apporta un bol de moins. Chaque chien prit vite possession d'un bol – il ne restait donc que notre animal et un autre chien qui l'approcha en aboyant, pour se battre. Voici les trois phases de sa réaction. D'abord il lui fit face, dans une posture d'assaut typiquement féline, l'échine arquée, la queue soulevée. Puis, tout aussi brusquement, il reprit sa posture initiale et recula. Il paraissait à la fois extrêmement attentif – il fixait le chien et sursautait au moindre de ses mouvements – et absent, presque comme s'il « pensait » (si l'on peut dire) à autre chose. Peut-être se rendait-il compte qu'il n'y avait pas de sens à se battre pour un repas qui de toute façon lui déplaisait, et qu'il laisserait ? Quoi qu'il en soit, le brave chien était stupéfait de se voir ainsi maître de la nourriture, qui lui était livrée sans la moindre résistance, et il se dépêcha de la manger. Alors notre animal fit demi-tour et sortit marcher.

En ce qui concernait ses goûts, on fut tous d'accord sur la chaleur, qu'il paraissait affectionner tout particulièrement : tant que le soleil brillait, il restait dehors. Mais le temps fut plutôt mauvais pendant les quatorze mois que dura notre expérience, et il dut bien souvent se contenter du chauffage dans la pièce – auprès duquel, d'ailleurs, il avait élu domicile.

Un phénomène très curieux et particulièrement intéressant fut l'histoire des sons qu'il émit. Au début, c'était clair qu'il essayait d'imiter l'aboiement des chiens. Mais il n'en sortait qu'un bruit rauque très désagréable, et, de fait, ceux-ci se mettaient à fuir dès qu'ils l'entendaient. Il arrêta assez rapidement ces tentatives. Mais la nuit, quand il marchait, il poussait un cri aigu et bref. Il le répétait

ensuite toutes les minutes, pendant un quart d'heure environ. On a pu les enregistrer, et les montrer à des spécialistes. Ils en ont été très surpris car, d'après eux, ce cri ne correspondait au registre sonore d'aucun animal connu. L'un d'eux insistait sur une prétendue ressemblance avec le chant d'un oiseau sauvage d'Afrique. Mais je ne pense pas qu'il faille prendre cette affirmation très au sérieux.

On apporta une fois une femelle et on les laissa ensemble dans la pièce, pendant que les autres bêtes couraient dehors. Il tourna tout autour très longtemps (une vingtaine de minutes), et paraissait l'observer attentivement, comme s'il y cherchait la preuve d'une différence. Ensuite il s'étira plusieurs fois, et finit par s'endormir.

J'aimerais faire ici une courte digression sur l'attitude des chiens à son égard, qui est tout à fait intéressante. On peut la schématiser comme suit. D'abord notre animal est un sujet d'étonnement : on le regarde beaucoup, pour ce qu'il fait (comme se lécher) ou ne fait pas (comme chercher des os). Puis naît une certaine méfiance, liée à ce comportement aberrant et aux sons étranges qu'il émet. Cette méfiance se traduit par ce que j'appellerai une attitude de « mise à l'écart » : dès que notre animal s'approche des chiens pour manger ou courir avec eux, ils s'en vont. Et finalement, c'est l'oubli : ils ne le fuient plus, ne le regardent plus, ils le laissent dans son coin.

En ce qui concerne son sommeil, la durée totale était dans les normes, mais son rythme nycthéméral était complètement inversé. Nous avons déjà mentionné qu'il ne dormait pas après les repas, mais surtout, il ne dormait presque pas la nuit. C'était même le seul moment où il paraissait être vraiment éveillé et vif. Que faisait-il ? Parfois il restait simplement dans un coin à se lécher. Mais le plus souvent il marchait dehors pendant plusieurs heures.

Sa trajectoire était tantôt rectiligne, tantôt circulaire. En reportant sur des graphiques une dizaine d'itinéraires pris au hasard (que nous avions soigneusement dessinés), il nous a été impossible d'en dégager des caractéristiques nettes. L'animal ne paraissait donc pas suivre de direction particulière.

Par contre, ses pauses étaient un élément pratiquement constant. Il s'arrêtait brusquement et regardait autour de lui. C'était d'ailleurs tout à fait étonnant : ses muscles cervicaux se contractaient intensément, et il fournissait visiblement un effort extrême pour exécuter un mouvement rotatoire de presque trois cents degrés. Ceci durait de cinq à dix minutes, puis il reprenait sa marche. La moyenne des pauses était de trois ou quatre par nuit, mais l'écart type est ici très important, car les premières fois il faisait parfois jusqu'à vingt pauses, alors que vers la fin il lui arrivait de ne pas s'arrêter. On ne reviendra pas sur ses cris qui étaient aussi relativement constants, du moins les premiers mois.

Il est tout à fait possible que ces promenades constituent un équivalent dépressif. Pourtant, c'étaient les seuls moments où il manifestait une certaine vigueur.

En effet, le reste du temps il se déplaçait très peu et était plutôt passif. Il lui arriva au tout début de fouiller dans les couloirs ou de courir avec les autres chiens, mais assez rapidement il abandonna ces activités. Il se tenait presque toute la journée à l'écart des autres bêtes. Il se léchait, ou frottait ses griffes par terre, ou dormait, recroquevillé dans un coin – ou même, bien qu'éveillé, restait simplement immobile. Il mangeait chaque fois moins et paraissait se désintéresser de tout.

Remarquez que, le terrain n'étant pas clôturé, il aurait pu partir (évidemment, nous l'aurions rattrapé). Et en effet, il s'aventurait parfois plus loin, apparemment à la recherche de quelque chose – mais, ne trouvant rien, revenait chaque fois, d'un pas plus lent et plus lourd, que l'on peut interpréter comme une lassitude.

Vu qu'il se laissait mourir de faim, et que pour nous la conclusion était déjà claire, on voulut améliorer sa qualité de vie. Évidemment, l'idéal aurait été de le remettre dans un entourage de chats, mais ce n'était plus possible. Il aurait fallu pour cela effectuer une deuxième intervention chirurgicale, et, outre que les difficultés techniques auraient peut-être été insurmontables, il était trop affaibli, et n'y aurait probablement pas survécu. De toute façon, vu que l'apprentissage de ses premiers mois de vie – qui est, on le sait, indélébile – correspondait à celui d'un chien, et

qu'un apprentissage plus tardif est impossible, il n'aurait pas pu s'intégrer à un entourage de chats.

Alors on lui donna une nourriture plus adaptée et une pièce à part où le bruit et l'activité des chiens ne le dérangeraient pas. Mais il ne changea pas d'attitude, et il fut impossible de le faire manger. Lorsqu'on essaya le gavage par sonde gastrique, il se débattit tellement qu'on dut y renoncer. Cela, d'ailleurs, sembla accélérer sa fin, car à partir de ce moment il resta couché, et mourut quelques jours plus tard.

Ainsi, le succès de notre expérience était total. Finalement on peut conclure, et vous le ferez avec nous, je pense, que l'animal a reconnu que sa vraie nature était autre (sans savoir pour autant laquelle, ni quoi faire). Nous considérons donc avoir prouvé, par cette expérience unique, qu'il existe chez l'animal une conscience intrinsèque de l'identité. Il restera encore à en déterminer l'origine – génétique, biologique, psychoaffective. Nous espérons que nos confrères s'intéresseront à ces perspectives nouvelles et passionnantes tant pour la zoopsychologie que pour la psychologie comparée, voire – pourquoi pas ? – pour la psychopathologie animale et humaine. Je vous remercie de votre attention. »